



Est-ce qu'on écrit différemment pour les adultes et les enfants ?

Je crois, comme le dit le poète Christophe Manon, que « toute forme de littérature est un chant d'amour adressé à l'espèce, à nos semblables » (*Pâture de vent*).

Nos semblables ont tous les âges, tous les genres, toutes les couleurs de peaux. Et ils aiment tous les chants d'amour. Si nous cherchons à spécifier notre adresse, il faut alors écrire différemment aussi pour les personnes âgées, les employé.e.s, les manœuvres, les patrons, les campagnes et les villes, l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, l'Europe...

Ce n'est pas l'écriture qui s'adapte, c'est la lecture qui s'organise spontanément pour capter du sens, de la sensation. Pour rassembler consciencieusement les mots, et les froter à la réalité de son existence : ça entre ou ça glisse ; ça interpelle ou ça indiffère. Mais quoi qu'il en soit, ça parle de notre humanité. A tous.

La littérature est remplie d'histoires qui se lisent à tout âge. Des contes et des fables, que l'on se plaît à re-parcourir tout au long de sa vie. Peut-être la question de la forme importe-t-elle ; celle du vocabulaire aussi sans doute un peu. Mais pour avoir beaucoup travaillé avec des enfants et adolescents autour d'écritures contemporaines, je me suis rendue compte que leur capacité de compréhension d'une œuvre n'était pas tant conditionnée par leur âge, que par un type d'adresse qu'on a pris soin de leur coller à la peau, en les éloignant parfois de certains récits, parce que pas adaptés, pas à leur portée, pas pour eux.

J'étais persuadée que ma pièce *Neuf petites filles* serait publiée en littérature jeunesse, et *Ravie*, une adaptation très libre de la *Chèvre de Monsieur Seguin*, pour les adultes. C'est le contraire qui s'est produit. Il n'empêche que *Neuf petites filles* est étudiée à l'école, essentiellement par des collégiens, et que beaucoup d'instituteurs estiment que *Ravie* est une pièce trop violente pour les enfants.

Je ne décide jamais de mon adresse. Mais préalablement à chacune de mes mises en mots, je re-convoque instinctivement la petite fille qui sommeille en moi, et je ne sais pas où elle va m'emmener. Je renoue avec une sorte de découverte du monde. L'origine du tout. Du regard, de la parole, du mouvement. C'est à cette condition seulement que je peux tenter de mettre en signes ce que je ressens, et le coucher sur le papier. Sans ma rationalité d'adulte, qui a appris à composer sociologiquement, politiquement, économiquement, philosophiquement, avec ce qui l'entoure. C'est la condition que je pose pour que mes textes s'adressent réellement à mes semblables.

J'ai donné à lire des textes formellement assez compliqués – a priori – à des enfants de 9 et 10 ans, en m'interrogeant beaucoup sur la lecture qu'ils en auraient, et j'ai été surprise qu'ils m'éclairaient eux-mêmes sur certains passages ; qu'ils perçoivent dans l'assemblage de mots et dans leur agencement sur la feuille une somme de nouvelles images, nouvelles directions, et interprétations, qui m'avaient échappée.

Les enfants sont des poètes et c'est pourquoi j'aime travailler avec eux.

Ils ont envie de se saisir du monde ; ils demandent qu'on leur en parle très directement ; qu'on leur permette de l'apprivoiser. Lorsqu'on s'adresse à eux sans baisser ni le corps, ni le regard, ni la voix, ils entendent très bien ce qu'on leur dit. Ils ne le perçoivent pas au même degré qu'un adulte, mais ils le comprennent parfaitement. Et ils vont grandir avec. En s'emparant chaque jour un peu plus des différentes facettes de ces mots qu'on a bien voulu leur offrir. En découvrant avec enthousiasme qu'ils savaient déjà tout. Pas tout à fait pareil, mais ils savaient !

Ma première pièce jeunesse est une adaptation de *La Chèvre de Monsieur Seguin*, d'Alphonse Daudet.

Une commande que j'ai acceptée pour le défi qu'elle posait.

Adapter c'est forcément trahir. C'est le jeu. Accepter de livrer son propre point de vue, en jonglant habilement avec celui de l'auteur.rice originale. Ce n'est pas toujours simple. Il s'agit de tordre plutôt que traduire, jouer avec, plonger dans l'écart.

La question la plus importante qui s'est posée à moi dans cette

adaptation a été la question du message. Car Daudet délivre un message qui va à peu près à l'inverse de ma perception du monde. J'ai alors dû aller chercher loin dans mon intime, pour trouver ce qui m'agitait dans cette histoire. Et j'ai naturellement convoqué des enfants pour m'aider à le faire.

Pour quasiment tous mes textes, j'ai pris l'habitude de travailler avec la jeunesse, petite, moyenne ou grande. Des ateliers d'écriture, de jeu, de discussions philosophiques, au cours desquels nous triturons joyeusement de la matière. Je me plais à leur donner en pâture mes préoccupations d'adulte. Écouter leurs réactions, leurs façons de tricoter mon réel. C'est avec leurs yeux que j'essaie ensuite de revisiter ma vie.

Écrire, c'est s'offrir la possibilité d'un questionnement avec l'autre ; c'est engager un dialogue.

Ce dont je reste convaincue, c'est qu'il ne faut rien édulcorer. Ni son propos, ni son langage. Les enfants connaissent très bien le monde dans lequel ils vivent ; ils le poétisent, mais ne sont pas dupes de sa violence.

Ce dont je reste convaincue,
c'est qu'il ne faut
rien édulcorer.
Ni son propos, ni son langage.

Écrire
pour
la jeunesse



▲ *Jungle* (maquette de la scénographie du spectacle signée Philippe Casaban et Éric Charbeau)

J'ai beaucoup observé, dans les cours de récréation et sur les plateaux de théâtre, la cruauté, et la dureté apparente avec laquelle ils jouaient ce à quoi ils étaient confrontés dans leur quotidien. Je me suis beaucoup questionnée sur ce qu'ils mettaient en jeu, la façon dont ils se jouaient de la réalité. Nous savons tous que vivre ensemble, c'est d'abord une violence. La différence (sociale, de couleur, de taille et de poids) n'est pas une chose évidente à accepter. Vivre ensemble c'est d'abord se confronter, se cogner au réel. L'espace du livre devient l'espace au sein duquel il est possible de questionner ce réel si étonnant.

Les enfants se servent des lettres comme de simples légos, imaginant sans cesse de nouvelles constructions.

Jungle est ma troisième adaptation, après *Ravie*, et *Mon rouge aux joues*, largement inspirée du *Petit Chaperon Rouge*, et publiée dans la collection adulte des Éditions Théâtrales.

Ce sont à chaque fois des histoires très fortes, qui font partie intégrante de notre imaginaire collectif, et qu'on a aussi beaucoup véhiculé via d'autres médias que le livre : des histoires remplies d'images et de fantasmes.

Dans chaque cas, il m'a été nécessaire de mener une enquête. Aller questionner cette petite fille qui m'habite, et lui permettre d'exprimer les zones de troubles que ces histoires ont éveillées - et éveillent encore - chez elle. A force de la fréquenter, j'ai compris que cette petite fille n'est pas si différente de l'adulte que je suis devenue. Certes sa peau et sa taille se sont modifiées. Elle a appris à être

maman à son tour, et ne passe plus son temps à courir dans les parcs avec ses ami.e.s. Mais sa façon de voir le monde est restée la même. Il n'est pas compliqué de renouer avec son enfance : jouer est un sport dont on ne se déshabitude pas, si l'on s'applique à mettre en place les conditions de son exercice.

En discutant avec les enfants, en jouant des mots avec eux, je renoue avec le langage dans toute son essence. Le choix du verbe, l'invention du discours, la poésie du quotidien... Tout ce vocabulaire que nous essayons de dompter pour le rendre social, je m'amuse, grâce à eux, à le dynamiser totalement.

Se jouer des mots, les enfants adorent ça : bluffer, inventer, réinventer... Ils se servent des lettres comme de simples légos, imaginant sans cesse de nouvelles constructions, défiant les logiques, contrant toujours le sens commun.

Hasard ou coïncidence, lorsque Stéphane Guignard m'a proposé l'adaptation du *Livre de la Jungle*, j'étais occupée à lire le livre à ma fille de neuf ans. Je redécouvrais Mowgli et ses comparses, et surtout la langue de Rudyard Kipling, si belle et si complexe. Il n'est pas aisé de rivaliser avec un auteur que l'on admire. Encore plus compliqué de le trahir. Il semblait donc vital de s'éloigner au maximum du livre, pour rien garder que la substance ; déceler - sans toujours l'accepter - le propos de Kipling, et jouer avec. J'ai déterminé un axe de travail : le rapport au sauvage, la rencontre avec l'inconnu,

la découverte de soi. Ballotté d'une rive à l'autre, sans autre choix que celui de sa propre survie, Mowgli apprend à être lui parmi les autres. Unique. Singulier. Si le personnage nous touche autant, c'est qu'il nous ressemble terriblement.

A tous. Âges et sexes confondus.

Il construit sous nos yeux les conditions de son individualité. Il apprend à devenir ce qu'il est, avec tout ce que cela suppose de doutes, de changements, de révoltes, d'incompréhensions, d'illusions et désillusions.

Il s'agit d'une œuvre a priori destinée au jeune public. Une jeunesse, donc, qui n'a que peu de chance d'aller courir seule dans la jungle, face aux bêtes sauvages.

Or, cette sauvagerie, il faut la lui faire toucher du doigt ; qu'elle accède au propos de Kipling, en se frottant elle-même littéralement à l'inconnu. C'est le travail sur la syntaxe, la construction orthographique et grammaticale qui me permet d'aborder cette notion.

Avant de me lancer dans l'écriture du livret, j'ai bien évidemment rencontré des enfants ; nous avons discuté et écrit. Ils ont proposé beaucoup d'onomatopées, des formes chantées, des drôles de langues bizarres - associations de sons et de sens - qu'ils prêtaient aux animaux de l'histoire.

Ces jeux de sons m'ont permis d'imaginer ce que pourraient être les différentes langues du livret.

Ce que je propose, sur un plan littéraire, va sans doute à l'encontre de tout ce qui s'enseigne aujourd'hui. Avec des fabrications de mots et une orthographe qui devraient effrayer la plupart des enseignants. J'ai orienté mon travail sur le détournement. C'est une langue sauvage, inconnue, qui effraie ou qui fait rire, comme le sauvage nous effraie ou nous fait rire ; nous attire ou nous fait peur. Une langue qui se dit haut et fort pour en saisir le sens, et qui demande qu'on y mette du corps.

Je me suis souvent demandé pourquoi, avec seulement trois titres Jeunesse - dont deux pièces courtes dans des ouvrages collectifs - je ne cesse d'être sollicitée pour participer à des colloques autour de la jeunesse, des rencontres scolaires... Pourquoi je suis perçue comme une autrice jeunesse avec des titres qui n'en sont pas. La réponse est peut-être dans la langue elle-même. Je travaille sur ce que j'appelle le corps du texte : la physicalité du mot, le rapport au souffle, et à l'organicité du langage. C'est ce qui me pousse à être toujours en relation avec les enfants. Car un enfant qui parle est un enfant qui bouge. Chez lui, la parole est physique. C'est un geste qu'il donne volontiers au monde. Il n'y a aucune coupure entre l'esprit qui pense, et ce corps qui vit. Dès qu'on le sollicite à un endroit de réflexion qui le met en mouvement, il plonge tête baissée.

Ces longs moments que je passe à fabriquer du théâtre avec eux,

corps et langues confondus, sont ce qui me permet d'écrire sans jamais me soucier de la question de l'adresse. Je ne sais pas comment on écrit un livre jeunesse. Et je m'applique à ne pas le savoir. Je

travaille à faire circuler de la pensée. Donner des graines de langue, en espérant qu'elles trouvent une terre où pousser selon leur bon vouloir. Écrire, ce serait simplement partager ce que l'on possède ; le mettre dans le pot commun, et que l'on puisse s'en servir au besoin, pour continuer à cheminer. ■



Sandrine Roche
Atrice, comédienne et metteur en scène



Agiter, lire de Sandrine Roche aux Éditions Théâtrales...

Neuf Petites Filles (Push & Pull)

Éditions théâtrales, Collection : Répertoire contemporain, 2011

Ravie

Éditions théâtrales, Collection : Théâtrales Jeunesse, 2014

Des cow-boys / Mon rouge aux joues,

Éditions théâtrales, Collection : Répertoire contemporain, 2015

Feutrine / Un silence idéal

Éditions théâtrales, 2016

La Vie des bord(e)s Le caillou, la fleur et le bûcheron

Éditions théâtrales, Collection : Répertoire contemporain, 2018

Jungle

Ⓞ Jeu. 17/10/2019 - 14h30 (sco)

Ⓞ Jeu. 17/10/2019 - 20h

Ⓞ Ven. 18/10/2019 - 14h30 (sco)